

Yves Lainé



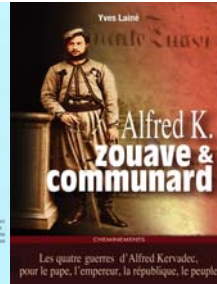
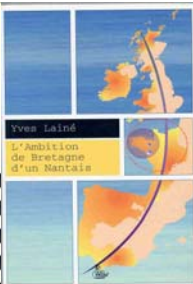
Né à Nantes en 1937,

Yves Lainé a fait ses études à Nantes, puis à Paris (langues'O). Orienté vers le commerce international il se spécialise dans le transport et le tourisme à Air France, puis comme directeur commercial du port Autonome Nantes St-Nazaire et finalement dans l'équipe de direction de Brittany Ferries. Il a travaillé en Allemagne, Belgique, USA, Espagne, Royaume-Uni. Grand voyageur, il parle six langues. Militant de la Bretagne, il s'inscrit au CELIB dès 1970 et en fut un moment le vice-président. En 1972, avec Michel François et Yann Poupinot, il lança le Mouvement B5 (Aujourd'hui Bretagne Réunie) pour la réunification de la Bretagne – Il est administrateur de l'Institut Culturel de Bretagne et membre du Conseil de développement de Nantes Métropole. Il vit à Nantes, est marié à une Suédoise, Ulla. Ils ont un fils, Gwenn.



Les publications :

- « Europe rends-nous la mer ! » , éd. CELIB, 1976 essai sur le négoce maritime en Bretagne.
- « L'ambition de Bretagne d'un Nantais » éd. Le Petit véhicule » 2002 essai sur la réunification.
- « Relevance of a dual society » (De la pertinence de sociétés duales) essai en FR/Angl Ed Institut Culturel de Bretagne -1^{er} forum mondial des Droits de l'Homme. Mai 2004.
- « Les ailes et le sang » , éd Cheminements 2006 – Roman historique.
- « Alfred K, Zouave et Communard » , éd Cheminements 2006 – Roman



L'action a de
vuel à se passer
le ceux qui écrivent
Nantes 28.04.08
Yves Lainé

En savoir plus :

- L'Association des Ecrivains Bretons : www.ecrivainsbretons.org
- Son éditeur actuel « Cheminements » : www.cheminements.fr
- L'Institut Culturel de Bretagne : www.institutcultureldebretagne.org
- L'auteur : yves.laine@club-internet.fr

Le texte : Extrait de « Alfred K, Zouave et Communard » 2008 – (La fuite p.189-191)

Le mardi 23, la rue de Rennes fut prise dans la tenaille et les ruraux investirent le Mont Parnasse. Alors les défenseurs du quartier se replièrent sur la montagne sainte Geneviève et s'y fortifièrent. Il y avait là un véritable camp retranché : les sept accès du Panthéon étaient pourvus de barricades munies de pièces d'artillerie à canons rayés de quatre qui avaient été récupérées aux Invalides et montées à grand peine. On aurait voulu en prendre plus, mais la traction de chacune de ces pièces nécessitait quatre chevaux et c'est bien de ceux-ci qu'on manquait.

On appréhendait beaucoup les canons à balles des Versaillais capables de libérer 25 cartouches d'un coup de manivelle alors que ceux de la commune ne tiraient que deux obus à la minute. Les communards, eux, n'avaient que des chassepots. Les ruraux partaient avec deux jours de vivres, des chevaux frais. En face le peuple faisait la queue pour un morceau de pain.

D'après les renseignements et par déduction à partir de la portée maximale des pièces, on pouvait calculer que l'armée régulière était maintenant du côté de Grenelle, peut-être même sur les Champs-Élysées. Combien de temps mettraient-ils pour atteindre leur objectif final ?

Ici, sur la montagne sainte Geneviève, l'excitation de la foule était à son paroxysme. Le général Galliffet avait fait fusiller des gars du 66e en représailles des condamnations d' ecclésiastiques. Tout un quartier avait été raflé; ils les avait fait emmener entravés à Versailles, les obligeant à s'agenouiller devant chaque église... Alors, du côté du Peuple, on demandait du sang ! . Delescluze, (3) que l'on était allé quérir à la mairie, tenta en vain de raisonner les braillards. Et comme une traînée de poudre circula l'idée géniale : il faut sacrifier les curés qu'on tenait enfermés à la maison des condamnés de Mazas ! La calotte à la lanterne !

Quoi de plus simple et de plus sordide que de décider de tuer ! Les représailles entraînent les représailles...Avec, en plus les simulacres de légalité. De l'extérieur de Paris, Victor Hugo, qui venait de publier ses trois poèmes dans le Rappel adjurait les généraux d'abandonner l'escalade . A la Commune, des infâmes et houleuses discussions de marchands de tapis s'étaient tenues pour savoir qui, à côté de l'archevêque Mgr Darboy, l'ancien aumônier de Louis-Napoléon, on enverrait à la mort pour faire bon poids...Il fallait des exemple ! Tout le monde connaissait bien la bonté de ce prélat, mais on n'allait pas le plaindre, il avait eu bien tort de n'avoir pas été efficace dans ses suppliques à Versailles ! Si Thiers l'avait laissé tombé, eh bien, il n'avait qu'à mourir !... Et pour faire bonne mesure on prendrait cinq autres prêtres avec et – pourquoi pas - l'ancien président de la cour de cassation ? On réunit donc tous ces gens au cours de la nuit et on les fusilla à la Roquette. Monseigneur bénit ses bourreaux. Certain de ceux-ci pleurèrent en pressant la détente.

Et ce fut l'horreur pendant trois jours encore .

Le 24 au matin, le Peuple tenait encore le Panthéon ; le comédien-colonel Maxime Lisbonne, celui qu'on avait surnommé « Le d'Artagnan de la Commune », inspectait les défenses sur son cheval pommelé. Alfred, Vera et leurs amis étaient de garde rue Soufflot sur la plus large barricade qui, dans la nuit, avait reçu des boulets sans céder. Une brèche venait juste d'y être percée avec un nouvelle pièce de douze que Vinoy avait fait venir. Les immeubles contigus n'avaient pas fini de brûler. La situation devenait périlleuse car le IIIe corps, entré par la porte de Versailles essayait maintenant de prendre la montagne sainte Geneviève à revers . Vers midi, Alfred ne furent plus côte à côte avec Vera . Il chercha des yeux sa bien-aimée et la vit à vingt mètres à travers la poussière. Une trouée enflammée les avait séparés. La femme était debout, exposée, injuriant l'ennemi. Il voulut crier dans ce vacarme mais resta figé. A ce moment même le canon à balle situé dans l'angle du jardin du Luxembourg cracha. Il balaya toute la défense avec une hausse parfaite. Une dizaine d'amis tombèrent, dont Vera ..

Lâchant son poste, Alfred se précipita. Déjà la Croix Rouge arrivait avec des brancards. Il eut juste le temps de la voir. La blessure à l'épaule ne semblait pas sérieuse. Alors il lui lança :

- Je te retrouve tout de suite dans la crypte ! C'était là, en effet, à l'abri des fortes voûtes, que, depuis la veille, on emportait les blessés et les morts

*.- Laisse-moi et sauve ta peau ! Je t'en supplie, moi je m'en sortirai ! Hurla-t-elle. **

Sur la civière, la tête brune était cendrée de poussières, les yeux s'étaient fermés ; la douleur l'obligeait à serrer les dents. Frappé de stupeur sous la mitraille Alfred s'était figé, restait muet.

- Pardon ! Pardon ! Rentre chez toi ! Ce n'était plus qu'un murmure.... On l'emmena.